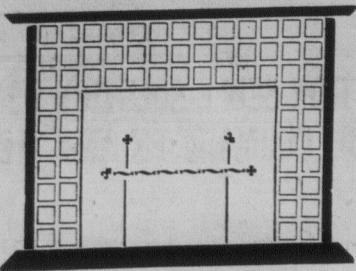


Le Foyer des Dames



La mort de ma mère

Omnia tecum una perierunt gaudia nostra.
CATULLE C. LXVIII.

Jadis quand je voyais un pauvre enfant sans mère
Je sentais aussitôt des pleurs mouiller mes yeux;
Je m'en allais plaindre à sa destinée amère,
Car alors moi j'étais heureux.

Orphelins, aujourd'hui, saluez votre frère!
Ah! vous devez, je crois, me plaindre à votre tour,
Je suis plus malheureux que vous n'étiez naguère
Après le grand et triste jour.

Avez-vous bien pleuré? Je pleure plus encore!
Votre mère, en mourant, vous pressa sur son cœur;
Moi je n'ai pu jurer, au jour que je déplore
Même de ce triste bonheur.

Ma mère, cependant, j'aurais donné ma vie
Pour pouvoir assister à ton dernier soupir;
Je voulais être là pour voir ta main chérie
Encore une fois me bénir.

Je voulais recueillir ta dernière parole
Pour la graver alors dans le fond de mon cœur,
Je voulais d'un baiser le parfum qui console;
Mais non, je n'eus que la douleur.

Je t'avais contristée, ô ma mère, peut-être,
J'avais peut-être hélas! percé ton cœur si bon?
A genoux près de toi j'aurais voulu paraître
Pour te demander mon pardon.

Tu pleurais loin de moi dans ta tendresse extrême,
Mais tu pleurais surtout à mon dernier départ,
Et parmi tes enfants, quand vint l'heure suprême,
Seul hélas! je fus en retard!

Ah! viens me consoler au sein de ma tristesse;
Ton pauvre enfant n'a pu te faire ses adieux,
Dans un songe en son cœur viens ramener l'ivresse
Par un regard de tes doux yeux.

Souvent, souvent du moins, quand mon âme succomba
Sous le poids des ennuis, sous l'excès de son deuil,
Au moment solennel où l'humide nuit tombe
J'irai m'asseoir sur ton cercueil.

Là, je rappellerai ta douceur angélique,
Ta prière, ton cœur, tes incessants travaux;
Aux clartés de la lune, astre mélancolique,
Mes yeux liront ces tristes mots.

"Elle était dans le ciel ainsi qu'une étrangère,
"Sans regret vers le monde elle dut s'enlever;
"Mais ses pauvres enfants restés seuls sur la terre
"Qui donc pourra les consoler!"

VENDREDIS HISTORIQUES

Ce fut un vendredi, le 12 octobre 1492, que le Nouveau Monde apparut aux vigies de la Pinta.
Ce fut un vendredi, le 28 juillet, que la charrette de Louis Hébert laboura pour la première fois le sol fécond du Canada.
Ce fut un vendredi, le 24 avril 1615, que le Saint Etienne partit de Honfleur, avec les premiers missionnaires du Canada.
Ce fut un vendredi, le 26 juin 1615, que la première messe fut dite à Québec.
Ce fut un vendredi, le 6 juin 1659, que Mgr de Laval, arriva à Québec.
Ce fut un vendredi, le 20 octobre 1690, que Frontenac repoussa les attaques de l'amiral Phips.
Ce fut un vendredi, le 13 septembre 1692, que Colomb partit à la recherche de l'Amérique.

FEUILLETON DU CANADIEN

Un Serment

Par la Baronne ORCZY
Adapté de l'anglais par LOUIS D'ARVERS

No 17.
—Qui... sur moi.
—Mon trésor, ma chère fille, gémit Suzanne alarmée, est-ce que ces démons?
—Non, non, te dis-je, rien n'est à craindre pour le moment, mais à cette époque, tu sais, il faut toujours se méfier.
—Dieu bon! Sainte Vierge, mère de Dieu!
—Il ne nous arrivera rien de fâcheux, te dis-je, affirma Juliette, mais il faut que tu essaies d'être tout à fait calme et de faire exactement ce que je te commanderai.
Pour le moment, tu dois descendre rejoindre Anne-Mie et l'efforcer de se passer éffrayée si les soldats l'interrogent.
Tout en parlant, Juliette surveillait les papiers qui brûlaient, trop lentement à son gré, et en activait la combustion avec la fine pointe de son soulier.
Suzanne, docile, mais tout en lar-

mes, quitta enfin la chambre.
Par malheur, le courant d'air provoqué par l'ouverture de la porte éteignit la dernière petite flamme qui vacillait encore sur l'amas de papiers calcinés. Fièrement Juliette se pencha sur eux, les écartant, cherchant les fragments non brûlés: aucun d'eux ne portait trace d'écriture. Juliette respira, soulagée. Tout ce qui aurait pu commander Derouve était maintenant réduit en cendres.
Seul le portefeuille, lacéré à coups de ciseau, restait sur la table de Juliette.
—Il n'y a rien à faire, pensa-t-elle, impuissante, il est indestructible. Et sans hésiter devant le mortel risque qu'elle courait, elle le prit tranquillement et le glissa dans une des malles, sous ses robes.
Puis, calme comme jamais elle n'avait été depuis bien longtemps, elle quitta sa chambre et redescendit au salon.

Cave. — On descendra pour remonter.
Ceinturon. — Affaire de garde nationale.
Cent. — Numéro: circonstance critique et douloureuse dont vous sortirez à votre honneur, si vous avez bon nez.
XV
HEUREUSES MINUTES
Dans la chambre de Derouve, comme dans son bureau, les inquiétudes avaient été déçues. Merlin commençait à changer de manières. Il faisait de laborieux essais de courtoisie et de bonne grâce qu'il était assis dans Derouve s'il n'était été assis mortellement in-an sujet de Juliette.
Le citoyen Merlin pensait avec terreur que Fouquier-Tinville et lui-même seraient sévèrement blâmés pour leur conduite envers Derouve, si celle-ci n'était justifiée par aucune découverte. Il frémissait à la pensée que le populaire député, usant de représailles, pourrait exciter contre lui toute la populace de Paris.
Il était maintenant tout à fait convaincu que les papiers qu'il était venu saisir existaient, mais qu'il ne les trouvait certainement pas, et il cherchait ardemment déjà quelle victime il pourrait bien offrir en échange, au Comité de salut public.
—Et c'est à vous que je dois mon salut, murmura-t-il, d'une voix que l'émotion faisait trembler. Une gratitude infinie emplissait son cœur. Il avait une joie et une fierté sans bornes à penser qu'elle avait pris souci de sa sécurité.
Mais elle devenait moralement pâle et écoutait l'expression de sa

reconnaissance avec une intensité de douleur si profonde, ses yeux sombres, largement dilatés, étaient fixés sur lui avec une expression si étrange qu'il pensa qu'elle était malade et allait s'évanouir. Avec un tendre respect, il prit sa petite main glacée et passa un bras autour de sa taille pour la guider vers le salon où il avait laissé Mme Derouve.
Elle se laissa tomber dans un fauteuil, à bout de forces évidemment, mais le regardant toujours avec la même bizarre expression dont le raison lui échappait.
Elle lui parut à ce moment surhumainement belle et cependant moins lointaine, plus accessible que l'enfant délicieuse qu'il avait reçue demi-défaillante dans ses bras cet affreux après-midi, de la première minute, le charme magique de sa délicatesse et de sa beauté, mais il avait toujours senti, entre elle et lui, il ne savait quelle infranchissable barrière qui semblait n'être plus là maintenant. Il se sentait moins éloigné de son rêve et plus ému que jamais par la mystérieuse lueur de son regard.
—Juliette! murmura-t-il dans un appel passionné, comme pour l'arracher à ses pensées douloureuses.
Elle tressaillit et le sentit que sa petite main, restée dans la sienne, devenait plus froide, encore. Il pensa qu'il l'avait effrayée, blessée peut-être, par l'expres-

ion irrépressible de son amour qui avait vibré, trop violemment sans doute, dans le simple mot qu'il venait de prononcer.
Il ne pouvait pas deviner quels remords devaient éveiller en son cœur la plus simple expression de cet amour, et combien elle se haïssait davantage elle-même à mesure qu'elle se sentait plus prête à l'aimer?
Sans rien soupçonner, un peu confus seulement de ce qu'il se rapprochait comme une exubérance déplacée, il inclina plus bas sa fièvre brune et baisa le bout de ses doigts avec respect et dévotion.
Quand il se releva, il vit que son visage s'était adouci; de grosses larmes glissaient silencieusement sur ses joues pâles.
—Voulez-vous me pardonner, dit-il gentiment; je ne suis qu'un homme et vous êtes une madone... Je ne sais pas encore comment on parle aux anges et aux madones...
Il s'efforçait de ramener ainsi son cœur pour ne rien entendre de ses douces paroles. Raison, loyauté, justice, tout lui criait qu'il devait le détromper, qu'elle n'avait pas le droit de prendre ce grand amour dont elle était indigne et qu'il lui retirerait avec mépris, s'il le fallait.
Mais il ne savait pas... et elle manquait de courage pour fuir, pour se dérober au charme magique que jetait sur elle cette voix

tendre, dans l'émotion d'une première déclaration...
A l'autre extrémité du salon, Mme Derouve, évitant de les regarder, s'absorbait en prières, heureuse que son fil obéissant, dans cette heure de rêve, les tristes réalités menaçantes et le danger qui planait sur lui.
Une porte violemment ouverte et refermée les fit tressaillir.
Anne Mie, très pâle, les yeux farouches, faisait irruption dans le salon.
Derouve alla vers elle, s'écartant un instant de son bonheur, pour s'enquérir de ce qui bouleversait ainsi la pauvre enfant. Mais Anne Mie l'écarta pour courir droit au fauteuil de sa mère; elle paraissait en proie à quelque sentiment d'ineffable horreur.
—Anne Mie, qu'y a-t-il? Interrogea Paul, anxieux, ces misérables ont-ils osé...
En reprenant pied dans le monde réel, il s'avisait qu'il venait de manquer à son devoir. Il se reprochait amèrement d'avoir oublié, au profit de son égoïste et surhumain bonheur, les deux femmes restées en bas, dans la cuisine, et sur lesquelles il eût dû mieux veiller.
Il savait de quoi étaient capables les brutes qui venaient d'enlever son domicile pour l'y traquer comme une bête sauvage, et se blâmait sévèrement d'avoir laissé Anne Mie seule avec eux.
Mais celle-ci le rassura bien vite à son sujet.

—Il ne m'ont rien fait, ma-telle, parlant avec effusion, elle était avec moi; ils ne m'ont obligées à ouvrir toutes les portes et à tous les regards et à tous les questions...
—Des questions. Les questions? demanda Paul.
—Sur vous d'abord, puis Mme Derouve et aussi sur citoyenne Marny.
Paul scruta attentivement la pauvre petite visage en proie à une agitation extrême. Elle dans sa main crispée un peu de papier.
—Anne Mie, dit-il, très ment, qu'avez-vous donc, qu'est-il arrivé de si terrible qu'est-ce que ce chiffon de papier que vous froissez si nerveusement, qu'avez-vous donc...
A l'entrée de la jeune fillelette était devenue marbrée, glacée, elle restait dans une mobilité de statue. L'explication était venue. Elle se la petite infirme serait inexorable prononçant sa dernière parole.
—Quel est ce papier? demanda moi, Anne Mie, insistait Paul pour se fermer.
(à suivre)
Les femmes qui se jettent tête des hommes se trouvent tôt à leurs pieds.
—Mme de Lesplaigne



LE DEPART DE LA NOBLESSE DU CANADA EN 1760

Bien des événements funestes ont accompagné la conquête du Canada par l'Angleterre. L'ennemi, partout victorieux, avait promis à travers les moissons mûries ses phalanges dévastatrices, avait porté le fer et la flamme dans les foyers des citoyens paisibles de la colonie. La famine survenant durant les sièges avait exercé déjà ses affreux ravages. Le sol entier était imprégné du sang de ses braves défenseurs, et les eaux du St-Laurent encore rougies du sang français cachaient dans ses sombres abîmes plus d'un gentilhomme que la balle ennemie avait égaré sur le champ de bataille. Les hameaux n'offraient plus qu'un aspect désolant; les villes de Québec et de Montréal, si vaillantes et si redoutables dans maints assauts impuissants, dormaient maintenant sous les décombres et laissent flotter sans frémir sur leurs fortifications démolies le fier drapeau d'Albion.
Certes! le peuple Canadien conquis pouvait bien être profondément attristé à la vue de ces maux et de ces désolations cruelles. Cependant, rien ne fut plus douloureux à son cœur que lorsqu'il se vit dans la pénible obligation de se séparer de ses chefs et de ses plus orgueilleux soutiens; que lorsque, moins forcée par ses pertes que par la volonté impitoyable du gouverneur britannique, la noblesse dut évacuer le sol de la patrie vaincue pour repasser en Europe.
C'était saper dans sa base la nation Canadienne française. La tête partie, l'avenir sous la domination étrangère ne laissait plus entrevoir que les plus grandes difficultés. Jusque-là, on avait pu trouver quelques consolations à ses maux. Un superbe patriotisme comme de résignation, attaché d'autant plus à la patrie qu'elle venait d'être éprouvée plus cruellement et repoussait encore sa confiance en ceux qui avaient lutté si vaillamment dans les grandes luttes et aux moments du péril, le peuple désespéré, rendant les armes, s'était écrié dans sa détresse:
"Il est vrai, vous êtes nos vainqueurs, mais votre présence et vos triomphes ne nous feront pas désertir nos foyers, ne feront pas disparaître des bords du St-Laurent nos loix, nos coutumes et nos saintes traditions. Malgré notre infortune, nous resterons sur le sol conquis par nos aïeux, fécondé par le sang de nos missionnaires et de nos soldats, et nous conserverons intacts au milieu de vos entraves nous perpétuerons sur ces bords la race Canadienne-française qui ne déviara pas du chemin de ses pères."
Ces pensées, jolies à l'espérance que l'on avait en un avenir, hélas! bien douloureux, avaient été un soulagement pour ces âmes nobles et abattues, pour le peuple et la noblesse ensemble. Tout n'était pas

semé la confusion dans les rangs de ses armées. Ah! tu n'aurais pu voir en paix de ta conquête tant que ces braves auraient été là pour te rappeler tes devoirs et empêcher tes représailles sur des vaincus impuissants!
La séparation était donc résolue. L'ordre du gouverneur britannique était formel. En vain réclama-t-on quelque délai pour rétablir sa fortune. On n'accorde à personne le temps de mettre ordre à ses affaires. "C'est ainsi qu'un grand nombre, pressés de vendre à la hâte leurs biens meubles et immeubles, le firent à d'immenses sacrifices, et ne prévirent qu'un avenir bien sombre sur la terre même de la mère-patrie."—De Gaspé, (Ancien Canadien).
Pour comble d'infortune on les embarqua sur des vaisseaux incertains et délabrés, ne reculant même pas devant l'idée d'exposer à un naufrage des centaines de malheureux dont le crime était d'avoir combattu pour la défense de leurs droits méconnus et l'honneur de leur drapeau.
Cependant, refoulant sa fierté nationale au fond de son âme et n'ignorant pas l'adage: "Vac victis", la noblesse malgré son grand attachement à la patrie, supporte avec dignité ses épreuves douloureuses. Mais grande dans son malheur, se rappelant que les grandes âmes savent surmonter les grandes tribulations, elle accepte de franchir l'Océan, malgré les dangers de la mauvaise saison et d'aller implorer sur la terre de France l'asile et la protection que lui refusent ses propres foyers.
Oh! qu'elle était triste la scène qui se déroula sur les bords du St-Laurent durant cet embarquement pénible. Comme elle pouvait pleurer et se livrer à la désolation la plus complète la patrie Canadienne disant adieu à ses plus chers enfants! Ces hommes qu'on éloignait de la Nouvelle-France, c'étaient ces héros qui depuis sept ans combattaient sans relâche pour conserver à la France oubliée le plus beau et le plus précieux territoire de l'Amérique Septentrionale. C'étaient ces fiers combattants qui, un contre cinq, ont sauvé la patrie à Carillon, à Montmorency et à Oswego, c'étaient les héros de Ste-Foye et des Plaines d'Abraham. Cette date du quinze octobre était une date funèbre, car l'on se séparait sans retour et cette pensée excitait chez le peuple et la noblesse les plus profondes émotions. Des familles se divisaient, des fils abandonnaient leurs pères, des amis se disaient un éternel adieu, chacun des exilés se séparait de mille objets chers à son cœur et inspirait à ceux que la fortune laissait dans la patrie les mêmes chagrins et les mêmes sollicitudes.
Il fallut partir enfin. La population de Québec, réunie sur la rive se tenait là, muette, la figure attristée, les yeux mouillés de larmes. Quelques navires pressés d'acquiescer à ces efforts d'un temps, renfermant dans leur sein l'orgueil du nom Canadien-français. Les ponts sont encombrés. C'est l'instant solennel, le moment du suprême adieu. Mille cris s'échappent, mille signes s'échangent de la rive et des vaisseaux, puis un grand calme traduisant l'angoisse de tournoyé à ces clameurs, et l'épave se poussa par une brise légère s'échappa du port. Alors, au milieu du silence une voix, dit-on, sans doute la voix de quelque héros donnait libre cours à ses sanglots, laisse envoler ces paroles que les oreilles attentives recueillent sur le rivage:
"Adieu! pays que j'ai tant aimé, adieu citoyens affligés qui allez gémir sous un joug étranger. Pour vous j'avais rêvé un sort plus digne de vos exploits et de vos sacrifices. Hélas! la fortune a trahi vos armes! le ciel n'a pas écouté vos vœux, et maintenant aux maux de vos désastres viennent s'ajouter ceux de la séparation la plus cruelle. Oh! qui est digne d'envisager le sort de ceux qui sont tombés sur

le champ de l'honneur; ils ne sont pas aujourd'hui couverts de honte et remplis de désespoir! Mais on leur décerne le culte dû à leur dévouement et à leur héroïsme. Grand Montcalm, que tu es heureux de n'avoir point survécu à ta défaite, et que ton ombre doit tressaillir de joie de n'être pas témoin des derniers soupirs de la patrie. Adieu, cher Canada! Puisse-tu trouver dans tes chaînes la consolation et la paix; puisse-tu sous l'égide de ton clergé, ce seul, mais puissant ami qui te reste pour consoler tes douleurs, n'oublier jamais tes devoirs de Français et de catholique; puisse-tu, loyal mais fidèle à tes traditions, perpétuer dans l'avenir le plus reculé le nom de la France, et multiplier sur ces plages conquises et désertées la race de tes premiers conquérants."
Cette voix se fit entendre encore pendant quelques moments, puis elle se mêla au murmure confus des eaux et s'éteignit dans le lointain. Les yeux suivirent longtemps l'équipage s'enfonçant vers le golfe. Enfin, tout disparut, alors la foule émue se dispersa et chacun rentra silencieux dans ses toyers.
Bruno WILSON.

QUANTIEMES HISTORIQUES MARQUES DU CHIFFRE 13

Ce fut le 26 (deux fois 13) juillet 1758 que Louisbourg capitula.
Ce fut le 13 juillet 1759 que commença le bombardement de Québec.
Ce fut le 13 septembre 1759 que se livra la 1ère bataille des Plaines d'Abraham.
Ce fut le 13 septembre 1759 que fut mortellement blessé le marquis de Montcalm.
Ce fut par le 13ème article du traité de Paris que le Canada fut cédé aux Anglais.
Ce fut le 13 juillet 1755 que le général Braddock mourut de ses blessures.
Ce fut le 13 septembre 1759 que le général Wolfe mourut de ses blessures.
Ce fut le 13 juillet 1632 que Thomas Kerk livra Québec aux Français.
Ce fut le 13 avril 1608 que Champlain partit de Honfleur pour fonder Québec.
Le cœur des femmes est comme ces pays inconnus où l'on aborde sans y pénétrer.
Il n'y a que les grands couples qui sachent combien il y a de gloire à être bon.
BUANDERIE DU BON PASTEUR
Linge sèche au soleil
Pressage et repassage
Attention spéciale au lavage de famille.
411 RUE SAINT-ANDRE
Tél. R. 1295
T. St-Jacques
REPARAGE D'Automobiles, de Truck, Tracteurs, Camions, etc.
Nous faisons une spécialité du réparation des radiateurs seulement. Qu'ils soient trop chauffés, gelés, défoncés, tordus ou crevés, ainsi que "recorçage".
Une visite est sollicitée.
Tél. R. 1731-w 218 MURRAY

Toutes les saveurs!

POUR le lunch ou le dîner durant les grandes chaleurs il n'y a pas de dessert plus approprié qu'un plat de Crème à la Glace, bien gelée.

La Crème à la Glace est une confection savoureuse copieusement aromatisée de fruits délicieux!

Commandez-la en bidon ou en briques.

Ottawa Dairy
Tél. Q. 161

Dr. P. POISSON

MEDECIN - CHIRURGIEN
TECUMSEH, ONT.

HEURES DE BUREAU: 8 à 9 a.m., 1 à 3 p.m., 7 à 9 p.m.
Hrs. du THEATRE LOEW: Lundi 10 à 12, Samedi 10 à 12, Mercredi-Matinée et soirée.

The Harris Lithographing Co. Ltd

113-125 Sterling Road
TORONTO, ONT.

Manufacturiers d'Etiquettes Lithographiées, Cartons, Affiches, Couverts de Catalogues, Boîtes à Grain, etc.

DEMANDEZ RHUMATICIDE

"LE TUEUR DE RHUMATISMES"
Le Seul Remède qui Guérit toutes les Douleurs RHUMATIQUES: MALES, Lumbago, Néphrite.

RHUMATICIDE
Détruit l'Acide Urrique, fait cesser pour toujours la Sciatique, la goutte et les maux de reins—90 pastilles \$1, C.O.D., L.S.
Envoyez votre adresse pour informations.
NATIVE'S OWN REMEDY CO. INC., 367 St-Denis, Montréal

Dr. J. A. GAUTHIER

MEDECIN CHIRURGIEN
Attaché à l'Hôpital Civique et Chirurgical consultant de l'Hôpital Général d'Ottawa, rue Water.
170 AVE. LAURIER EST
Tél. Rideau 960

Dr. N. M. BELLAMY
MEDECIN VETERINAIRE
18 ans d'expérience.
5 RUE YORK,
R. 861.—Rés. S. 4708-J.
Bureaux de Bureau 9 à 5.

Dr. W. S. KNAPP, D.L.C.
Salons Modernes
Appareils Electriques.
115 EDIFICE JACKSON.
Tél. Queen 3777

AINS "VIT-O-NET" ET "HYDRO"
des plus modernes
100% RUB EDOIN
Tél. Queen 7250

Pour le C...

L'Agriculture est la plus grande source de richesse de notre pays.

CULTIVATEURS!

Une amélioration s'impose dans le commerce de notre foin. — Compagnons à remédier au mal dès la prochaine fenaison.

METTONS LE FOIN EN VEILLOTES!

Le foin consacré à la production des herbages (prairies et pâturages) représente approximativement les deux tiers de la superficie d'une de nos fermes en culture. C'est seulement que l'on en obtient, en foin desséché qu'une herbe, pendant 365 jours de l'année, les bases dans l'alimentation des animaux de la ferme. Le nombre, on peut le dire, est en augmentation, est strictement réglementé par la plus ou moins grande capacité productrice des engagements.

C'est donc dire que la production fourragère d'une ferme constitue l'assiette de tout le système d'exploitation agricole. Les producteurs de foin du Québec trouvent avantageux d'exporter, chaque année aux Etats-Unis, un surplus de leur récolte qu'ils vendent à un prix généralement rémunérateur. Au cours des douze dernières années il fut expédié dans la République voisine 206,331 tonnes de foin des divers centres douaniers de l'école. Cette production excédent de récolte constitue un appoint précieux pour nos producteurs qui, sans cela, verraient nos marchés locaux s'engorger rapidement.

ON SE PLAINT
Si l'on en juge par les rapports reçus sur le foin du Québec, exporté aux Etats-Unis, il y a lieu de croire que, sans une amélioration immédiate dans la qualité du foin produit, nous perdrons bientôt le marché américain. Voici les quelques points sur lesquels nous nous sommes efforcés d'attirer l'attention des producteurs: